

## BERLINALE 73 - REVUE DE PRESSE INTERNATIONALE

### WHERE GOD IS NOT & MY WORST ENEMY de Mehran Tamadon

#### **ALLEMAGNE**

##### **TAGESSPIEGEL**

Avant-papier sur la section Forum de Christiane Peitz

[73. Berlinale: Die Filme des Forums im Überblick \(tagesspiegel.de\)](https://www.tagesspiegel.de/berlinale/73-berlinale-die-filme-des-forums-im-ueberblick-10188888.html)

Extrait:

“Une recherche de traces dans l’enfer de l’enlèvement et de la torture : Dans « **Where God is Not** », [l’exilé iranien Mehran Tamadon](#) reconstitue méticuleusement leurs expériences traumatisantes en prison avec trois victimes du régime. Tamadon montre un autre film sur la répression violente des dissidents dans la section Rencontres.”

[Iranische Filme auf der Berlinale: Wo Frauen nicht singen dürfen \(tagesspiegel.de\)](https://www.tagesspiegel.de/berlinale/iranische-filme-auf-der-berlinale-wo-frauen-nicht-singen-duerfen-10188888.html)

**Les films iraniens à la Berlinale: Où les femmes ne sont pas autorisées à chanter**

**De l’espoir, de l’agitation et de la violence : les films du festival sur l’Iran montrent ce qui a précédé les manifestations actuelles.**

Extrait:

Le documentaire de Mehran Tamadon « Where God is Not », [qui est présenté dans le Forum](#), parle également de hantise. L’Iranien, qui vit à Paris, a méticuleusement reconstitué leurs expériences de prison et de torture avec trois opposants au régime, qui sont également exilés. Douleur et traumatisme, re-mis en scène : un lit extensible dans un entrepôt, des hangars en forme de cercueil dans lesquels les femmes emprisonnées sont gardées comme des animaux, une cellule qui ne permet que trois pas d’un mur à l’autre. Tamadon, qui projette un autre documentaire [dans la section Rencontres](#) « Mon pire ennemi », aimerait beaucoup montrer son film aux tortionnaires en Iran.

[Film sur les pratiques d’interrogatoire en Iran : plaies ouvertes \(tagesspiegel.de\)](https://www.tagesspiegel.de/berlinale/film-sur-les-pratiques-d-interrogatoire-en-iran-plaies-ouvertes-10188888.html)

#### **Film sur les pratiques d’interrogatoire en Iran: Plaies ouvertes**

L’Iranien exilé Mehran Tamadon projette deux films à la Berlinale dans lesquels il aborde les traumatismes des victimes du régime avec des reconstitutions.

Par **Christiane Peitz**

Pourquoi êtes-vous revenu en Iran ? Vous avez ensuite fait des films sur les mollahs et les milices Bassidji, puis vous êtes rentré en France ? La femme qui interroge Mehran Tamadon accule sa victime, l’accuse d’espionnage, le force à se déshabiller jusqu’à son caleçon, pointe impitoyablement la caméra vidéo sur lui, l’asperge d’un jet d’eau dur, le fait geler, monte les escaliers, le tourmente sans cesse. Surtout avec la question de savoir ce qui lui vient à l’esprit pour ouvrir des plaies pour un film avec elle, l’interrogateur.

La contribution de Rencontres « Mon pire ennemi » est une expérience documentaire. Mehran Tamadon, un Iranien vivant en France, veut simuler l'interrogatoire qui l'attend s'il retourne dans son pays natal. Il choisit d'autres dissidents vivant à Paris pour le rôle d'interrogateur, mais ils sont tous trop amicaux à la fin. Sauf pour le tsar Amir Ebrahimi, l'actrice qui a remporté le prix d'interprétation féminine à Cannes en 2022 avec "Holy Spider" ..

Ebrahimi réalise des choses incroyables et monstrueuses dans le meilleur sens du terme. Son regard pénétrant, sa vivacité d'esprit, l'acharnement avec lequel elle interromp Tamadon et retourne ses déclarations ainsi que son silence contre lui : improvise-t-elle, a-t-elle un scénario ? Le documentaire et le fictif sont indissociables. Est-ce similaire aux constructions mensongères de ceux qui emprisonnent, torturent et condamnent des gens à mort en Iran ?

La chose la plus effrayante à propos de ces scènes est l'émergence de la propre histoire d'Ebrahimi. Ebrahimi, née en 1981, était une star de série en Iran jusqu'à ce qu'une vidéo sexuelle la montrant prétendument avec son petit ami fasse surface, ce qu'elle a nié. Elle ne pouvait plus travailler comme actrice, a été interrogée, a dû se déshabiller, a souffert sur son propre corps, ce qu'elle a mis en scène dans le film avec Tamadon, et pire.

Après avoir émigré en France, elle a été condamnée à 99 coups de fouet et dix ans d'interdiction d'exercer sa profession. Une loi a également été adoptée qui rend la production d'images sexuellement révélatrices passible de la peine de mort. Le courage qu'il faut pour faire face à ce traumatisme peut difficilement être mesuré.

À la fin de « Mon pire ennemi », Ebrahimi se confronte lui-même et le réalisateur Tamadon aux dilemmes de la relation entre victimes et auteurs. Combien de mal y a-t-il en chacun de nous, au plus tard quand des sentiments de vengeance sont impliqués? Est-ce que tout le monde serait capable de devenir violent si on nous demandait qu'un tel interrogatoire dure non pas deux jours, mais trois semaines ? L'agressivité d'Ebrahimi est-elle alimentée par la douleur ? Et combien d'obscénité y a-t-il à être célébré avec des films aussi critiques dans les festivals? Nous voyons un film sur la torture, et nous applaudissons, ce qui aussi est inévitablement obscène.

Mehran Tamadon, né en 1972, est arrivé en France à l'âge de douze ans, est retourné en Iran pour quelques années, y a travaillé comme architecte et, entre autres, a tourné le film sur les Bassidji mentionné lors de l'interrogatoire. Pour « Iran » (2014), il a invité quatre religieux chiites à discuter des droits des femmes, de la liberté d'expression et de l'Occident laïc. Une conversation avec les mollahs, avec les auteurs. Comment peut-il croire en leur capacité à engager le dialogue, Ebrahimi veut savoir dans son rôle d'interrogatrice.

Tamadon présente un deuxième documentaire à la Berlinale, « Where God is Not » au Forum. Pas un préliminaire mais une re-mise en scène, les films vont ensemble. Avec trois opposants exilés au régime (l'un d'eux, le journaliste Taghi Rahmani, est également présent au « casting » dans « Mon pire ennemi »), il reconstitue leurs expériences de prison et de torture dans un entrepôt.

Ils recréent le cadre de lit sur lequel l'entrepreneur Mayzar Ebrahimi a été brutalement maltraité. Ou cette minuscule cellule qui permet un maximum de trois pas d'un mur à l'autre. Ou ces hangars dans lesquels les femmes étaient gardées comme des animaux et forcées de craindre Dieu. L'interlocutrice de Tamadon, Homa Kalhori, souffre à ce jour non seulement des conséquences du tourment, mais aussi de son sentiment de culpabilité : elle a dû soutenir les gardes dans leurs méfaits.

## **BERLINER MORGENPOST**

**Annonce du film Mon pire ennemi- focus cinéma iranien par Thomas Abeltshauser**

[L'Iran à la Berlinale - Berliner Morgenpost](#)

**Arbitraire et résistance: L'Iran au centre de la Berlinale**

Extrait:

### **Iran : Entretiens personnels avec des membres de la résistance**

Les contributions au programme parlent d'elles-mêmes: dans l'expérience cinématographique « Mon pire ennemi », le réalisateur Mehran Tamadon demande à l'actrice exilée Tsar Amir Ebrahimi (« Sainte araignée ») de se glisser dans le rôle d'un agent du régime et de l'interroger.

### **TAZ.DE (blog)**

#### **Critique mitigée de Manuel Schubert**

[Filmanzeiger](#) » [Zeitkapsel \(taz.de\)](#)

Mensch peut voir ce film comme une expérience ratée : le documentariste Mehran Tamadon invite trois personnes très différentes à partager leurs expériences en prison. Au contraire, ils devraient reconstituer leurs expériences, essayer de recréer même les plus petits détails de leur mémoire.

Ce qui relie Homa Kalhori, Taghi Rahmani et Mazyar Ebrahimi, les protagonistes de JAIL KEH KHODA NIST (Où Dieu n'est pas), c'est qu'ils étaient tous des prisonniers politiques dans les prisons iraniennes. Pas n'importe quelles prisons, mais dans des prisons de torture redoutées et notoires comme Evin ou Ghezel Hesar. Leurs « crimes » ne seraient un crime nulle part ailleurs dans le monde que dans la dictature iranienne.

Alors, comment « reconstituer » la torture ? Est-ce même possible? Et jusqu'à quel point ? L'horreur doit-elle vraiment être rejouée et, de plus, avec et à travers les victimes ? Mehran Tamadon et ses protagonistes sont visiblement aux prises avec ces questions. Pouvez-vous « fabriquer » un lit de torture à partir de l'encombrement d'un entrepôt – vous pouvez, si l'un des protagonistes est un soudeur qualifié. Quelle doit être la taille d'un hangar en bois pour être aussi petit qu'une cellule de la prison d'Evin – une cellule pour 30 femmes ? Et combien de marches entrent dans une cellule d'isolement – trois, et si vous êtes bon, à un moment donné, vous ne toucherez pas les murs lorsque la cellule monte et descend.

### **Conduire**

Quel est le but d'une telle entreprise? Qu'est-ce que Mehran Tamadon veut accomplir en tant que cinéaste ? Où commence la torture et où finit l'illumination ? Jusqu'où un cinéaste peut-il aller pour obtenir ce qu'il veut de ses protagonistes ? Mehran Tamadon, il devient clair à un moment donné, a un objectif: il veut atteindre les auteurs, il veut leur refléter ce qu'ils ont fait au peuple (et le font encore aujourd'hui). Lui-même est incertain de cet objectif, ses protagonistes le remettent parfois carrément en question. En même temps, ils savent que le régime verra ce film comme une évidence – « ils sont aussi notre public ».

Ils travaillent tous ensemble sur cette documentation. Acceptez de continuer à tourner même dans des moments particulièrement douloureux et décidez ensuite s'ils sont assez forts pour montrer ce qui est filmé à la fin – ils le montrent. Leur volonté de rendre visible l'horreur en Iran, qui est encore à l'ordre du jour aujourd'hui et qui est actuellement également infligée aux personnes arrêtées lors du dernier mouvement de protestation, semble indestructible. Autant que les tortionnaires, dont ils connaissent et mentionnent ouvertement les noms, ont également essayé de les briser.

Si vous partez de l'objectif de Mehran Tamadon de tendre un miroir aux auteurs avec JAIL KEH KHODA NIST et de déclencher quelque chose en eux qui ressemble à du remords, vous devez considérer ce film comme un échec. Néanmoins, le groupe de Mehran Tamadon a énormément réussi à nous inculquer à quel régime odieux et dégoûtant en Iran tourmente les gens.

JAIL KEH KHODA NIST, Mehran Tamadon, FRA/CH 2023, Forum

## FILMDIENST.DE

Critique positive (avec réserves) de Felicitas Kleiner

[Berlinale 2023 - Films sur les limites de la compréhension | Film Service \(filmdienst.de\)](#)

À la Berlinale, un nombre frappant de films tournent autour des frontières de la communication lorsqu'il s'agit d'attitudes de base ou même de visions du monde.

Est-ce qu'un tel film, qui démontre de manière impressionnante les effets de la violence, amener les auteurs à repenser ? Jusqu'où peut traumatique Transmettre des expériences sur film? Deux films tournent autour de ces questions du cinéaste iranien [Mehran Tamadon](#) : « [Jaii keh Khoda Nist](#) » (« [Où Dieu n'est pas](#) ») et « [Mon pire ennemi](#) ». Tamadon interviewe d'autres Iraniens exilés et s'assoit sous forme de reconstitutions avec les méthodes oppressives du régime iranien, dans « [Jaii keh Khoda Nist](#) » en particulier avec les conditions de détention et les méthodes de torture dans les prisons comme la tristement célèbre prison d'Evin à Téhéran.

Reportage des protagonistes de Tamadon Doubtes sur le pouvoir du médium : l'un des contributeurs, le raconte ses expériences en prison, est tout à fait sûr qu'un film comme « Jaii keh khoda nist » jamais l'état d'esprit idéologique que les hommes de main du régime des mollahs iraniens; Un D'autres capitulent en essayant de trouver une expression appropriée à la douleur subie. à trouver. Le travail de Tamadon a néanmoins réussi, à la fois comme témoignage de la Violations des droits de l'homme en Iran et psychogramme de ce que subissent la torture même au-delà de leurs conséquences physiques à long terme. Aussi un Une communication qui atteint ses limites est parfois toujours meilleure que le silence.

## RADIO EINS „Die Literaturagenten“

### DLF KULTUR Kompressor“

Interview Mehran par Gesa Ufer

[https://www.radioeins.de/programm/sendungen/modo1619/\\_iranische-filme-auf-der-berlinale.html](https://www.radioeins.de/programm/sendungen/modo1619/_iranische-filme-auf-der-berlinale.html)

## BELGIQUE

### CINEUROPA

[Review: Where God Is Not - Cineuropa](#)

### Critique positive avec réserves de Vladan Petkovic

Le réalisateur iranien Mehran Tamadon, basé à Paris, est à la Berlinale cette année avec une sorte de diptyque. Dans les deux documentaires *Where God Is Not* [+], en première mondiale dans Forum, et *My Worst Enemy* [+], diffusé dans Rencontres, il s'entretient avec d'anciens prisonniers politiques iraniens vivant aujourd'hui à Paris. Suivi de *l'affaire iranienne* [+] (Berlinale Forum 2014) et *Bassidji* (lauréat de Ji.hlava en 2009), où il a tenté de créer un dialogue avec les partisans du régime, Tamadon s'intéresse au cinéma conflictuel et interventionniste qui donne inévitablement des résultats controversés.

Pour *Where God Is Not*, le réalisateur a invité trois anciens détenus à parler de leurs expériences dans les tristement célèbres prisons d'Evin et de Ghezel Hesar. L'un d'eux est Taghi Rahmani, « le journaliste iranien le plus souvent emprisonné », selon Reporters sans frontières, et comme le film s'ouvre avec lui et Tamadon parlant avec animation et bonne humeur dans les rues de Paris, nous pouvons difficilement prédire où cela nous mènera. Mais assez vite, ils arrivent dans un entrepôt qui servira de remplaçant aux cellules et aux salles de torture, où Rahmani se révélera être le plus éloquent et le plus philosophique des interviewés.

Un autre protagoniste est Mazyar Ebrahimi, le seul des trois qui nous raconte exactement comment il s'est retrouvé en prison : propriétaire d'une société de location de matériel vidéo, il a été accusé d'être un espion par des concurrents ayant des liens avec le régime. Un homme grand et fort, il explique à Tamadon que le lit métallique fragile qu'il a comme accessoire ne supporterait pas les horribles méthodes de torture, alors il aide en soudant un autre cadre plus robuste sur le dessus. Le témoignage d'Ebrahimi est le plus physique et le plus détaillé lorsqu'il attache le réalisateur dans la position du « paquet » : allongé sur le ventre, les mains derrière le dos, enchaîné à ses jambes pliées. Il poursuit en décrivant l'effet terrible que cela a sur le corps du prisonnier lorsque ses pieds sont fouettés avec un câble électrique – en plus de nous présenter de manière vivante quelques autres procédures de torture.

Le troisième personnage est Homa Kahlori, qui était prisonnière dans les années 1980 et qui a ensuite publié le livre *A Coffin for the Living* sur son expérience. Le « cercueil » fait référence à une méthode de torture conçue par un interrogateur célèbre pour sa cruauté, et elle et Tamadon recréent la pièce dans laquelle il a été exécuté. Au début, ses souvenirs décrivent la solidarité et le soutien que les femmes avaient les unes pour les autres, mais assez vite, ils se transforment en la partie la plus dévastatrice du film. Kahlori revit son traumatisme et surtout sa honte : en larmes, elle raconte comment elle a été psychologiquement brisée par les tortionnaires et est devenue une « collaboratrice », après avoir été chargée d'une des sections de la prison.

La mise en scène claustrophobe et le travail de caméra intuitif et réactif de Patrick Tresch nous plongent dans cette image douloureusement convaincante des horribles expériences des protagonistes, mais la douleur n'appartient qu'à eux. Le réalisateur et le public n'en ont qu'un aperçu, si intense que nous réalisons que nous ne pouvons pas comprendre leurs émotions ou la souffrance maintenant revécue. C'est le principal point critique éthique du film et peut servir d'ajout significatif à la conversation importante et toujours en cours sur la responsabilité d'un documentariste.

Le dispositif de cadrage de Tamadon est qu'il s'agit d'un film destiné aux tortionnaires : s'ils le voyaient, raisonne-t-il, ils seraient confrontés à leurs crimes et y réfléchiraient. Bien sûr, cela semble naïf et encore plus controversé lorsqu'il est associé aux préoccupations développées ci-dessus, donnant au spectateur plus de matière à réflexion et de carburant pour l'indignation, mais il ne fait aucun doute que le réalisateur sait ce qu'il fait.

*Where God Is Not* a été produit par L'atelier documentaire basé à Bordeaux, et Andana Films gère les droits internationaux.

### [Critique : Mon pire ennemi - Cineuropa](#)

Après *là où Dieu n'est pas* [+] a tiré sa révérence dans la section Forum de la Berlinale, l'autre partie du diptyque informel du réalisateur iranien Mehran Tamadon, *My Worst Enemy* [+], a été présenté en première mondiale dans le concours Encounters. Plus dépouillé et conflictuel, ce documentaire va encore plus loin dans la question de la responsabilité du cinéaste alors que la célèbre actrice Zar Amir Ebrahimi endosse le rôle d'un interrogateur pour défier le réalisateur.

Dans sa voix off, Tamadon explique que son passeport a été confisqué par les autorités et qu'il a « élaboré un plan » pour rentrer au pays : il fera un film dans lequel un ancien prisonnier l'interrogera, et quand il arrivera et sera arrêté, l'officier qui le fera verra son film. Il s'agit, en surface, d'un dispositif de cadrage encore plus naïf que celui de *Where God Is Not*, et le journaliste Taghi Rahmani, l'un des trois protagonistes de ce film précédent, revient pour le lui dire, lorsque le réalisateur lui demande si ces tortionnaires ont une conscience.

Au début, quelques autres anciens prisonniers tentent d'interroger Tamadon, mais ils sont trop traumatisés – et humains – pour aller très loin. Mais Ebrahimi, surtout connue pour son rôle primé à Cannes dans *Holy Spider* [+], semble avoir moins de scrupules. L'actrice elle-même n'a jamais été emprisonnée mais a été interrogée tous les jours pendant un an à

la suite de la fuite d'une sextape privée. Pendant une heure intense, nous restons avec elle et Tamadon dans les chambres nues d'une maison qu'il a louée à cet effet.

Elle commence par l'interroger sur son travail de cinéaste et son lien avec un professionnel du cinéma avec qui il a eu une relation et avec qui il a travaillé sur *l'Iran*. [+]. Cette ligne vire bientôt en territoire sexuel, Tamadon riant mal à l'aise alors qu'elle lui ordonne de se déshabiller. Maintenant, dans son boxer seulement, nous pouvons dire que le réalisateur commence à comprendre l'image.

Après un segment dans lequel Ebrahimi l'arrose d'eau froide et le force à marcher presque nu dans une rue parisienne (heureusement ou à dessein, déserte) jusqu'à un cimetière (pour les *Iraniens*, Tamadon a interviewé des mères de martyrs dans un cimetière de Téhéran) pour une autre série d'interrogatoires, nous entrons dans la dernière partie, la plus révélatrice et la plus provocatrice du film.

Après avoir passé la nuit dans une pièce fermée à clé et toujours dans son caleçon mouillé, Tamadon monte et descend maintenant les escaliers de la maison alors qu'Ebrahimi s'implique davantage dans son rôle, y insufflant maintenant des notions qui viendront inévitablement à l'esprit du public. « Est-il juste de faire souffrir les gens au nom du cinéma ? » et « C'est toi qui nous tortures avec ce petit jeu idiot ! » lui crie-t-elle.

Cet « exercice » était, bien sûr, plus lié à l'expérience d'Ebrahimi au cours de l'interrogatoire de deux jours qu'à celle de Tamadon. Fondamentalement, l'image parvient à révéler le mécanisme par lequel les tortionnaires perdent leur humanité et répond viscéralement à la question de conscience que Tamadon a posée à Rahmani. Pour le public, passer une heure avec une simulation d'interrogatoire peut être éprouvant ou même atroce, selon leur sensibilité, mais cela offre un moment de réalisation sans précédent. Le cadre claustrophobe avec les pièces nues et deux personnes dans un jeu de pouvoir effrayant peut ne pas posséder l'éblouissement cinématographique de *The Act of Killing* [+] ou *Le regard du silence* [+], mais cela nous rapproche de la vérité. Couplé à *Where God Is Not, My Worst Enemy* ne fera peut-être pas tourner un malfaiteur du régime iranien, mais il éclairera certainement le public assez audacieux pour accepter cette proposition menaçante.

*My Worst Enemy* est une coproduction de L'atelier documentaire français et Box Productions suisse, Andana Films s'occupant des droits internationaux.

### Interview Mehran

<https://cineuropa.org/fr/interview/439413/>

## **ROYAUME-UNI**

### REUTERS

Berlinale film stars show solidarity with Iran protesters

[Berlinale film stars show solidarity with Iran protesters | Reuters](#)

### Article par James Imam- extraits interview Mehran Tamadon

<https://www.reuters.com/world/middle-east/two-berlin-festival-films-relive-torture-iranian-prisoners-2023-02-21/>

## **Deux films d'un festival de Berlin revivent la torture dans les prisons iraniennes**

BERLIN, 21 février (Reuters) - Dans « Where God is Not », le récit inébranlable du cinéaste iranien Mehran Tamadon sur la torture d'anciens prisonniers politiques en Iran, le réalisateur demande à ses interviewés de revivre les horreurs de leur incarcération.

Le film – qui a ouvert ses portes samedi au Festival international du film de Berlin dans le cadre d'un programme double de Tamadon explorant les abus dans les prisons iraniennes – met en lumière les pratiques de torture qui, selon le réalisateur, se sont intensifiées après la révolution de 1979 et se poursuivent aujourd'hui.

« Cela se passe en ce moment », a déclaré Tamadon à Reuters. « Je suis sûr que ce soir quelqu'un est torturé de cette façon. »

Tourné dans un entrepôt abandonné à Paris, où vit Tamadon, le film présente des entretiens avec trois anciens prisonniers dans des cellules reconstruites et des salles d'interrogatoire en bois.

Une personne interrogée, qui dit avoir dirigé une société de location de matériel vidéo en Iran avant que des concurrents ayant des liens avec le gouvernement ne l'accusent d'espionnage, décrit comment des câbles électriques étaient enroulés autour de ses pieds, lacérant sa peau, et assume la position atroce du « paquet », allongé face contre terre, les mains menottées à ses jambes repliées.

Une autre ancienne détenue a raconté avec des larmes comment un tourmenteur, petit mais sadique, nommé « M. Punisher », l'a battue, elle et d'autres prisonnières. Le journaliste Taghi Rahmani, qui a été emprisonné à plusieurs reprises, révèle comment il a gardé la santé mentale alors qu'il était détenu dans une minuscule cellule.

Le film, qui fait partie d'un focus sur l'Iran à la Berlinale de cette année, vise à confronter les gardiens de prison en Iran à leur propre cruauté, a déclaré Tamadon.

« L'un des objectifs est de montrer ce qui se passe en Iran », a-t-il ajouté. « Le deuxième objectif est que les interrogateurs se voient dans un miroir. »

Les prisons les plus tristement célèbres d'Iran ont fait la une des journaux ces dernières années, avec seize clips vidéo divulgués en 2021 depuis la prison d'Evin – souvent surnommée « l'Université d'Evin » en raison des nombreux journalistes et écrivains dissidents qui y sont incarcérés – montrant ce qu'Amnesty International a décrit à l'époque comme des « abus épouvantables des prisonniers ».

Le chef des prisons iraniennes, Mohammad Mehdi Haj-Mohammadi, a par la suite accepté la responsabilité, qualifiant les scènes dans un tweet de « comportement inacceptable ».

Dans « My Worst Enemy », un autre documentaire de Tamadon présenté en avant-première à la Berlinale mardi, le réalisateur renverse la situation, demandant à trois réfugiés politiques iraniens de l'interroger comme s'ils étaient des agents de la République islamique.

Tamadon a déclaré que les films attirent les spectateurs dans les mondes des victimes de torture.

« Nous ne pouvons pas vraiment montrer la violence dans un documentaire, n'est-ce pas? », a-t-il déclaré. « Ce qui est important, c'est que le spectateur en fasse l'expérience au cinéma. »

## **BBC PERSIAN**

### **Interview Mehran Tamadon par Maryam Ansari**

[جشنواره فیلم برلین، امسال توجهی ویژه به اعتراضات ایران نشان داد. سه فیلم : sur Instagram فارسی BBC NEWS... درباره ایران، در این جشنواره جایزه گر فتند. مستند «هفت زمستان»](#)

## **THE INDEPENDENT PERSIAN**

### **Interview Zar par Giulia Dickmans**

[ایندیپندنت فارسی را | ایندیپندنت فارسی \(independentpersian.com\)](#)

## **ESPAGNE**

**ESEURO.COM**

[Donde Dios no está – . \(eseuro.com\)](http://eseuro.com)

Reprise article de CINEUROPA

**FILMAND.ES**

<https://filmand.es/berlinale-mehran-tamadon-mon-pire-ennemi-where-god-is-not-critica/>

**La sensation Berlinale : le diptyque du cinéaste iranien Mehran Tamadon, « Mon Pire Ennemi » et « Where God Is Not »**

**Un diptyque sur les tortures subies par les prisonniers politiques en Iran, avec l'actrice Zar Amir Ebrahimi en état de grâce absolue**

**Carlos Loureda**

Le festival de Berlin se déroule entre de nombreuses scènes de danse (les discothèques, ces dernières années, sont devenues un lieu de prédilection pour le cinéma d'auteur), un sentiment social de « *c'est fini* » (même John Malkovich l'affirme littéralement dans *Sénèque*) et des séances de psychologie ingénieuses déguisées en projections, qui utilisent le septième art comme espace de guérison.

Mehran Tamadon, brillant cinéaste, qui a déjà triomphé avec ses deux œuvres précédentes (iranien -Prix spécial du jury de la Documenta Madrid 2014- et *Bassidji*, meilleur documentaire au Festival international de Jilhava en 2009), surprend et captive à nouveau le public de la Berlinale, avec un diptyque glaçant sur la torture subie par les prisonniers politiques *iraniens* dans son pays.

L'importance du dispositif dans le cinéma de non-fiction est vitale pour créer une œuvre puissante, que la rétine du spectateur ne peut oublier. Plus que l'importance ou l'intérêt du sujet abordé, les ouvrages documentaires de ces dernières années qui sont entrés dans l'histoire (*The act of killing*, *L'image manquante*, *Bowling for Columbine*, *Citizenfour*...), ont recréé l'imaginaire et la mise en scène dans laquelle l'intrigue est enrichie de l'histoire, élargissant son impact aux yeux du spectateur.

Dans *Là où Dieu n'est pas*, présenté dans la section Forum, Mehran Tamadon recrée la torture de trois prisonniers politiques iraniens, alors qu'ils décrivent ce qui s'est passé pendant leur détention. Une histoire glaciale complétée par *Mon pire ennemi*, présenté dans Rencontres (section qui, dans son ensemble, s'avère beaucoup plus risquée et intéressante que la compétition officielle).

*Mon pire ennemi* devient un double saut périlleux lorsque le cinéaste, interdit de retour dans son pays en confisquant son passeport, conçoit un dispositif cinématographique machiavélique. Les torturés deviendront des tortionnaires et il tirera ses interrogatoires pour montrer aux vrais bourreaux, si un jour il peut retourner en Iran.

La situation dépasse les deux premiers prisonniers politiques, transformés comme par magie en curieux torturés au cinéma. L'appareil les surpasse et ils ne se comportent pas comme dans les vrais interrogatoires qu'ils ont subis dans leur propre chair. À ce moment-là, la grande Mehran Tamadon décide d'avoir **Zar Amir Ebrahimi**, actrice qui a récemment remporté le prix d'interprétation féminine à Cannes, Séville et plusieurs autres festivals, pour sa performance dans *Holy Spider*. Elle-même a été interrogée par les autorités iraniennes tous les jours, pendant un an, au sujet d'une vidéo privée divulguée, qui l'a condamnée à l'exil, bien qu'elle soit une star de feuilleton dans son pays.

Dans un jeu sibyllin entre fiction et réalité, les frontières du film sont floues. Elle enregistre le réalisateur avec son téléphone portable en petits vêtements (ce qui rappelle la vidéo qui a



marqué sa carrière en Iran) ou force le cinéaste à marcher, à moitié nu, dans un cimetière parisien (comme il avait filmé les mères de quelques martyrs dans un autre cimetière, à cette occasion, à Téhéran, ce qui signifiait la confiscation de son passeport).

20 longues et intenses heures de tournage de l'interrogatoire ont servi à réunir les 82 minutes magistrales d'un film qui pourrait figurer parmi les meilleures œuvres du genre. Angoissant, claustrophobe et hypnotique, le film de la dernière heure entre le réalisateur et l'actrice est aussi dérangeant que puissant.

Dans un autre saut périlleux, désormais triple et sans réseau, l'histoire déborde et propose des réflexions au-delà de la situation de haute tension exposée. Le moment où l'actrice plante au réalisateur ce à quoi on s'attendait le moins est, définitivement, glacial.

Qui est le vrai tortionnaire dans cette histoire ? Toi, nous faisant souffrir en tant que spectateurs, ou moi ? Est-il légitime d'utiliser le cinéma pour quelque raison que ce soit ? Dans ce moment terrifiant, le film plonge dans le thème glissant de la responsabilité du réalisateur, de la validité des projets de film ou même du but même des histoires de ses créateurs. *Mon pire ennemi* donne le vertige et est l'un des moments les plus intenses que la Berlinale ait programmé, dans son édition 2023.

## **PORTUGAL**

### **PUBLICO**

#### **Critique positive de Jorge Mourinha**

[Mehran Tamadon et l'acte de torture iranien | Cinéma | PUBLIC \(publico.pt\)](#)

#### **Mehran Tamadon et l'acte de torture iranien**

Un cinéaste exilé a présenté au Festival du film de Berlin deux documentaires troublants et complémentaires sur la torture en Iran.

João Canijo n'est pas le seul cinéaste qui est [cette année au Festival de Berlin](#) avec deux films complémentaires; il y a un autre cas, celui de [l'Iranien Mehran Tamadon](#), qui tout au long de sa carrière a cherché à comprendre ce qui anime les fondamentalistes dans son pays, et à ouvrir un dialogue entre compatriotes « pour » et « contre » le régime religieux de la République islamique. Dans cette 73e Berlinale, il propose deux films qui fonctionnent comme des miroirs, ou des visages, l'un de l'autre, et qui ont le même objectif, certes utopique, manifestement idéaliste, de vouloir confronter le régime iranien au coût humain de sa politique, ou, si l'on veut, à sa conscience.

Au Forum, hors compétition, on *retrouve* *Where God Is Not*, un documentaire plus traditionnel, dans lequel le cinéaste s'entretient avec trois exilés iraniens à Paris qui ont été torturés dans les prisons du régime ; dans la compétition secondaire *Encounters, my Worst Enemy est montrée*, dans laquelle Tamadon – *lui-même maintenant persona non grata* en Iran et vivant en France – décide d'aborder l'expérience, se filmant à la place des torturés et créant un enregistrement documentaire d'une expérience romancée.

Dans ses films précédents, [Bassidji](#) (2009) et *Iranien* (2014), Tamadon avait déjà expérimenté la tentative de dialogue avec l'autre, parlant dans le premier avec des éléments des milices révolutionnaires [et](#) le second avec des consultants religieux. Dans les deux cas, son désir a été vaincu par l'impossibilité de comprendre avec le « système » enraciné dans la République islamique.

Maintenant, le point de départ du diptyque qu'il présente à la Berlinale est un plan inconscient pour retourner en Iran et montrer aux bourreaux du système les effets humains de leur torture. Naïfs, oui, et tous lui disent : Hama Kalhori, Taghi Rahmani et Mazyar Ebrahimi, les trois exilés qui reconstruisent, dans des *décors de cellules inspirés de leurs expériences*, les temps qu'ils ont passés dans des prisons « où Dieu n'existe pas » ; et Zar Amir Ebrahimi, la fabuleuse actrice du [film Holy Spider récemment créé](#), qui dans *My Worst Enemy accepte* de jouer un tortionnaire qui démonte méthodiquement et impitoyablement

l'argument de Tamadon, lui disant à la fin de sa saga: « C'est loin de ce qui vous arriverait dans la vraie vie. »

Comme *Evil Living* et *Living Bad*, les deux nouveaux films de John Canijo, également *Where God Is Not* et *My Worst Enemy* (qui ont été conçus et filmés avant le [mouvement de révolte des femmes actuel](#), [Life, Freedom](#)) peuvent être visionnés de manière autonome, bien qu'ils en ressortent enrichis l'un par l'autre. Et, comme dans les films précédents du cinéaste, Tamadon ne cache pas, à aucun moment, la conscience de la naïveté possible (pour ne pas dire de l'inconscience) de son but ; Le simple fait de filmer et de penser ces questions confirme l'impossibilité pratique d'atteindre les objectifs souhaités, face à un système qui n'admet pas les dissensions et qui est devenu un expert dans la manipulation rhétorique du langage lui-même. L'idée de filmer la torture, en revanche, même si elle est simulée et sur le cinéaste lui-même, soulève des questions éthiques troublantes, surtout lorsque Zar Amir Ebrahimi (déjà « sorti » du « personnage ») révèle à quel point peut être dangereusement séduisante et problématique, pour ceux qui l'ont souffert, l'expérience de recréer la torture.

Dans les deux cas, cependant, Mehran Tamadon hisse haut le drapeau du cinéma politique à Berlin.

## **SUISSE**

### **LE TEMPS**

[Deux films suisses en course pour l'Ours d'or à la Berlinale - Le Temps](#)

La répression en Iran

Elena Tatti (Box Productions, Lausanne) est doublement représentée à la Berlinale: le documentaire *Mon pire ennemi* du réalisateur franco-iranien Mehran Tamadon, coproduit par la France et la Suisse, a été invité dans la section compétitive «Encounters». Avec le même réalisateur, elle est également présente au «Forum» avec *Là où dieu n'est pas*.

A propos de *Mon pire ennemi*, Mehran Tamadon dit: «Je ne peux pas aujourd'hui retourner dans mon pays, l'Iran, sans y rester bloqué et subir des interrogatoires. Je compte filmer ici en France mon propre interrogatoire, tel que les agents du régime iranien pourraient me le faire subir, puis partir en Iran avec et le leur remettre.»

Dans *Là où dieu n'est pas*, Taghi, Homa et Mazyar ont été arrêtés et interrogés par le régime iranien. Tous les trois témoignent avec leurs corps, avec leurs gestes et racontent ce que signifie résister ou craquer.

### **LA REGIONE**

**Critique positive de Ugo Brusaporco**

[A Berlino apre la fantasia, mentre la Svizzera denuncia l'Iran | laRegione.ch](#)

**Fantasy s'ouvre à Berlin, tandis que la Suisse dénonce l'Iran**

**Berlin frappe un grand coup**

La page avec le film franco-suisse est violemment tournée. 'Jaii keh khoda nist' est écrit et réalisé par Mehran Tamadon. Né en Iran, mais élevé en France, cet artiste éclectique est diplômé en architecture à La Villette, puis est retourné quatre ans en Iran où son exposition d'art conceptuel a été accueillie au Musée d'Art Moderne de Téhéran. Puis, dans certains de ses documentaires, il s'est intéressé à la relation entre religiosité et martyre en Iran. Dans son film, il nous emmène dans une pièce vide de la banlieue parisienne où se construit une cellule de prison, réalisée avec les souvenirs de Homa Kalhori, Taghi Rahmani et Mazyar Ebrahimi, tous prisonniers depuis des années dans les prisons iraniennes d'Evin et de Ghezel Hesar, où ils ont été torturés et où ils ont vu des centaines de personnes mourir comme eux. Le film explique immédiatement qu'il a été tourné avant les émeutes qui ont amené des milliers de femmes dans les rues et en prison. Ensemble, le film explique avec une sincérité lucide et cruelle un monde d'horreur et d'horreur qui ne laisse aucune échappatoire à la conscience terne de quiconque.

'Jaii keh khoda nist' est construit comme une installation humaine dans laquelle les mots utilisés comme sons dépassent le poids des corps. Berlin frappe un coup de tonnerre dans un silence mortel, Là où Dieu n'est pas là.

## CINEMAN

Critique 3,5/5 ★ de Maxime Maynard

[Berlinale 2023 : «Mon pire ennemie» - l'engrenage de la violence dans les interrogatoires en Iran - Cineman](#)

### Berlinale 2023 : «Mon pire ennemie» - l'engrenage de la violence dans les interrogatoires en Iran

**Cette année, le réalisateur franco-iranien Mehran Tamadon met les bouchers doubles et présente deux films au festival du film de Berlin. «Mon pire ennemie» est projeté dans la catégorie Encounters.**

Installé en France depuis 1984, *Mehran Tamadon* aimerait pouvoir retourner dans son pays. À l'âge adulte, il y avait passé plusieurs années avant d'en être expulsé. L'interrogatoire qu'il y avait subi à cause de ses films est encore gravé dans sa mémoire. Alors qu'il rencontre d'autres iraniens expatriés, il les questionne sur leur propre expérience face à l'autorité et les pousse à rejouer un interrogatoire. Mais cette fois-ci, ils seront les tourmenteurs.

«Mon pire ennemie» est de ces œuvres inclassables qui brisent la frontière des genres. Si le documentaire expose une vérité connue, les instants d'interrogatoire, mis en scène et improvisés sous nos yeux, brouillent les pistes et font éclater la limite entre fiction et réalité. Ainsi, l'actrice *Zar Amir-Ebrajimi*, lauréate de la palme de la meilleure actrice au Festival de Cannes 2022 pour le film «Les nuits de Mashhad», semble se perdre totalement dans son personnage.

Le visage dur, le regard glacé, elle interroge le réalisateur, le pousse à se déshabiller, l'asperge d'eau froide, le fait sortir en sous-vêtement dans l'air glacial. Inspirée par sa propre expérience, elle impose une pression morale malsaine et pesante qui marque le public. Voyeurs, nous assistons impuissants aux événements et espérons que l'expérience prenne fin avant qu'elle ne dérape. Car si la violence n'est pas physique, elle se nourrit des traumas de sa protagoniste et s'intensifie à chaque minute.

Rapidement, l'actrice entremêle sa personnalité et celle de son personnage. L'interrogatoire devient plus personnel. "Pourquoi faire ce film ?" souffle-t-elle. En effet, quel pouvoir possède le réalisateur face à une inhumanité encouragée par l'État ? Qu'attend-il de tout cela ? Une interrogation sur la nature humaine qui se fait universelle et laisse le public bouleversé.

## MOYEN-ORIENT

### ARABNEWS

**Annonce film Mon Pire Ennemi- focus Iran**

[Iran freedom struggle stars at Berlin film fest \(arabnews.com\)](#)

[Two Berlin Festival Films Relive Torture in Iranian Prisons | Asharq AL-awsat \(aawsat.com\)](#)

## **PAN-ARAB**

### **THE ARAB WEEKLY**

[Iranian struggle for freedom takes starring role at Berlin film fest | | AW \(thearabweekly.com\)](#)

Parmi les autres films iraniens présentés cette année, citons « Where God is Not » de Mehran Tamadon et « And, Towards Happy Alleys », la carte postale poétique du cinéaste indien Sreemoyee Singh au pays.

## **IRAN**

### **VOA NEWS**

#### **Interview Zar par Mo Abdi**

<https://ir.voanews.com/a/iranian-female-actress-new-movie-interview/6976069.html>

#### **Interview Mehran par Mo Abdi**

<https://ir.voanews.com/a/berlin-festival-screening-documentaries-torture-islamic-republic-iran/6974687.html>

### **RADIO FARDA Interview Zar**

<https://www.radiofarda.com/a/32286475.html>

### **AASOO.ORG**

#### **Interviews Zar, Mehran par Sepehr Atefi**

<https://www.aasoo.org/fa/articles/4226>

### **Entretien avec l'interrogateur, dans « Where God Is Not »**

*Sepehr Atefi en conversation avec Zar Amir Ebrahimi et Mehran Tamadon*

Mehran Tamadon, documentariste iranien basé en France, est apparu à la Berlinale cette année avec deux films. Quelque chose qui n'est pas si commun. Bien sûr, « mon plus grand ennemi » et « où Dieu n'est pas » ont un thème commun, et il y a deux parties de la trilogie qu'il avait l'intention de faire sur la torture et les interrogatoires dans la République islamique.

« Where God Is Not », lauréat du Prix du jury indépendant au Forum de Berlinale, avec trois anciens prisonniers politiques Maziar Ebrahimi, Taghi Rahmani et Homa Kalhori, est une tentative de reconstruire la chambre de torture dans les prisons iraniennes. Là où Taghi rahmani a été détenu à l'isolement pendant de longues journées, Homa Hashari a été emprisonné dans un cercueil et Maziar Ebrahimi a été mis au lit et battu au lit avec Kaboul pour espionnage et pour avoir avoué avoir assassiné des scientifiques nucléaires. « Je leur ai dit que vous pouviez regarder Dieu plus lentement ? A-t-il dit : « Dieu ? » Chaque film peut avoir un public différent. Mais la civilisation a un public inhabituel pour le film : les tortionnaires. Lors d'une conversation avec les acteurs de son film, il souligne que les tortionnaires verront le film et entendront peut-être un nouvel angle de cet acte inhumain de « secoué » ou de « voix intérieure », une opinion contestée par Taghi Rahmani. Rahmani pense que les voix intérieures des interrogateurs et des tortionnaires ont déjà été enregistrées et qu'ils sont justifiés de le faire.

Dans « My Worst Enemy », Civilization appelle ceux qui ont eu l'expérience de l'emprisonnement et de l'interrogatoire dans la République islamique à l'interroger devant la caméra dans un format documentaire. Le film soulève de nombreuses questions sur la nature du mal, les relations de pouvoir, le cinéma et les traumatismes pour l'esprit du spectateur. Zar Amir Ebrahimi, qui raconte l'expérience de l'interrogatoire et de l'emprisonnement en Iran pour la première fois dans le film, joue le rôle de l'interrogateur de

la civilisation d'une manière étonnamment bonne. Il met la civilisation en position à la fois mentalement et physiquement de « casser » et d'admettre l'absurdité de l'idée de son film. Cet interrogatoire va jusqu'aux frontières de la réalité et de la fiction.

J'ai discuté de cette expérience avec Mehran Tamadon et Zar Amir Ebrahimi.

## **Entretien avec Mehran Tamadon**

**Les deux films commencent par expliquer : « Ce film a été fait avant le mouvement des femmes, la vie, la liberté », auriez-vous abordé le sujet différemment si vous aviez voulu les faire aujourd'hui, compte tenu de ce qui s'est passé ces derniers mois ?**

Mehran Tamadon : Tous les films que je fais, quand je les écrivais, je pensais de la même façon, quand je l'ai filmé différemment, c'était différent quand j'ai vu le film, et quand je vois le film, je suis toujours ailleurs, parce que l'Iran change constamment, il se passe constamment des choses qui me font me dire pourquoi je le pensais. Naturellement, je pense que tout cela est la façon dont je peux influencer l'autre côté, et je pense toujours que c'est tout. Je n'ai jamais essayé de parler à des gens comme moi et de les convaincre, ou de venir prouver à des gens comme moi ce que je pense. Je pense que ce n'est pas intéressant. J'ai toujours essayé de voir qui est l'autre personne, comment elle pense et comment lui parler. Au cours des derniers mois, ma colère a tellement persisté, comme tous les Iraniens qui pensent comme moi, que beaucoup de choses me sont venues à l'esprit, sauf le dialogue, mais naturellement j'étais plein de haine comme tant d'autres. Est-ce que j'aurais aimé aller parler dans ce poste ouvert? Je ne sais pas, je ne pense pas. Mais je pourrais voir les choses différemment dans six mois. Naturellement, si je devais refaire ce film, je poserais des questions différentes maintenant, en disant d'autres choses. Par exemple, quand M. Ebrahimi donne un exemple, il parle de pensées navid, s'il était maintenant et donnait un exemple, il parlerait d'un millier d'autres personnes et cela aurait été différent. Je pense que c'est en fait que ça me fait apporter la première légende du film, qui a été tourné avant le mouvement « Femme, Vie, Liberté ».

**À la fin du film, « Là où Dieu n'est pas », M. Rahmani remet en question votre opinion sur l'impact sur les tortionnaires. Le film m'a rappelé « l'acte de tuer ». Oppenheimer, le réalisateur du film, se rend en Indonésie et demande aux réalisateurs du génocide de recréer les scènes des meurtres devant la caméra, et quand il leur montre les mêmes scènes plus tard, ils tombent vraiment malades parce qu'ils se regardent de l'extérieur pour la première fois. Est-il impossible de dire que vous vouliez aller en Iran de manière idéale, comme le film précédent, et directement maintenant qu'il est impossible de faire ce film avec eux ? Ou vouliez-vous même les aborder de cette façon?**

Je voulais me rapprocher d'eux. Je voulais aller en Iran. En juin, jusqu'à il y a quelques mois, j'avais encore décidé de retourner en Iran. Je gribouillais, je pensais tous que j'irais ou non, et finalement il s'est passé des choses qui m'ont fait ne pas y aller. Après la mort de Mahsa Amini et ce qui s'est passé en Iran, mon voyage a été complètement annulé et j'ai décidé de publier les films. Sinon, je me serais dit que je garderais ces films, que j'irais en Iran et que je ferais un troisième film, mon troisième film est avec eux, et que je ferais les trois ensemble. Mon premier film est de montrer la torture, le deuxième film est mon interrogatoire, et le troisième film est avec eux. Mon objectif était ces trois films. Le troisième film n'a pas été fait et je ne pense pas qu'il le sera pour l'instant.

La civilisation a un public inhabituel pour le film : les tortionnaires. Lors d'une conversation avec les acteurs de son film, il souligne que les tortionnaires verront le film et peut-être « trembleront » ou entendront leur « voix intérieure » en voyant un nouvel angle de cet acte inhumain.

Mais en ce qui concerne ce que vous avez dit, M. Rahmani m'a interpellé... Je pense que même si quelqu'un dans le film dit qu'il est en guerre et que la conversation avec lui est

impossible [cela peut être efficace], l'interrogateur voit que personne d'autre ne croit en être de l'autre côté. Bien sûr, M. Rahmani ne dit pas qu'il n'est pas une personne. Il dit qu'il est en guerre, il dit qu'il a une position différente. Je veux dire, dans chaque scène que j'ai filmée, je pensais tous que l'interrogateur le voyait. Au moment du montage, j'ai pensé à ce qu'ils allaient voir.

**Cependant, des questions peuvent surgir dans leur esprit. Bien sûr, s'ils voient ce film.**

Ils verront sûrement. Ne le voient-ils pas? En fait, le film parle d'eux. Le but est qu'ils voient le film, ils le voient. Je n'ai aucun doute.

**Parlez-moi du processus qui a mené à la réalisation de ces deux films. D'abord, avez-vous fait « mon plus grand ennemi » ?**

D'abord, je voulais faire un film. Mon premier but était de m'interroger. L'interrogatoire moi-même a différentes couches. En fait, l'interrogatoire a un aspect psychologique que cette violence est devenue tellement intériorisée que nous pouvons l'appliquer sur nous-mêmes, parce qu'une sorte d'interrogateur a été planté dans nos têtes, que j'ai dit qu'ils voient le film, c'est l'interrogatoire qui a été planté dans nos têtes. Il y avait beaucoup de couches. Il m'a fallu au moins deux ans pour écrire le scénario, ce qui signifie que j'ai commencé à écrire jusqu'en 2017. En 2017, nous avons mis cela afin d'attirer des fonds et très rapidement attiré beaucoup de capitaux. Avec eux, j'ai pu faire ce film... Je pense qu'à partir de mi-2017 ou 2018, nous aurions pu filmer, mais je n'ai pas pu filmer, c'était très dur.

**Mentalement?**

Oui. Demander à quelqu'un qui a goûté cela et a été harcelé en Iran de vous interroger, même pour un film, serait un peu honteux de demander à quelqu'un de le faire. Puis je disais : « Que se passe-t-il ? » Je n'arrivais pas à trouver mon chemin. J'étais très ennuyé par ce film et je le trouvais comme ça. Jusqu'en 2019, j'ai dit d'inviter des gens et de voir comment nous pouvons leur parler. Bref, j'ai fait du tournage fin 2020, d'octobre 2020 à janvier 2021. J'ai commencé à assembler. Chaque montage que j'ai produit n'a convaincu personne, et tous ceux qui ont vu le film ne l'ont pas aimé ; Je n'arrivais pas à trouver un moyen de monter un film. Maintenant, vous devez regarder le film pour savoir pourquoi. Je ne veux pas trop exposer le film. Cela m'a fait abandonner le montage, et à l'occasion où j'ai quitté le montage, j'ai fait l'autre film. J'ai écrit, filmé, monté et préparé « Where God Is Not ». Je l'ai terminé en un an. L'autre n'était pas encore fini. Supposons qu'il ait commencé en 2015 et qu'il ne soit pas encore terminé. Quand j'ai terminé cela, c'était en fait un processus psychologique qui m'a fait comprendre exactement ce que c'était. Et j'ai pu terminer le deuxième film, « Mon plus grand ennemi ». « Mon plus grand ennemi » a commencé bien avant « là où Dieu n'est pas » et s'est terminé un peu après « là où Dieu n'est pas ».

**À quel point était-ce difficile pour ceux du film « Where God Is Not »? Parce que dans le film, on voit aussi qu'on ne prend pas constamment soin de ne pas les offenser en se remémorant leurs souvenirs. Comment était cette dynamique et comment est-elle passée de la pré-production à la fin du film ?**

J'essaie toujours de montrer mes faiblesses dans le film. C'était la même chose dans mes films précédents. L'objection que les Iraniens à l'étranger ou les Iraniens opposés à la République islamique m'ont retenue est que j'ai montré mes faiblesses dans le film, devant les mollahs et les Bassidj. Mais je suis si mauvais en termes de personnalité que je déteste faire de moi-même des héros. Je suis comme tout le monde et j'ai beaucoup de faiblesses et de déviations. Je suis comme tout le monde. Tout le monde a ça. Certains ne le tournent pas 1, d'autres essaient de l'utiliser pour le travail. J'essaie de les amener au travail, mes propres doutes et peurs. En fait, peut-être que j'abuse de quelqu'un pour mon film, est-ce juste pour le film ou est-ce pour la valeur que vous défendez ? Ce sont les questions qui viennent dans le film.

**Comment s'est déroulé le processus de sélection des personnes dans les films ? Cependant, la République islamique a interrogé et torturé tellement de personnes différentes que je pense que vous pouvez en affronter un large éventail dans une ville comme Paris. C'est vrai?**

L'un des problèmes est que nous ne sommes pas assez loin de nous-mêmes pour nous voir. Il y a très peu d'Iraniens qui se critiquent eux-mêmes. Connaissez-vous quelqu'un parmi les politiciens iraniens qui se critique eux-mêmes ?

D'abord, je ne voulais pas me limiter à Paris. Par exemple, j'ai parlé à M. Mesdami et j'ai parlé à Shadi Amin. J'ai parlé à beaucoup de gens à travers l'Europe, j'ai parlé à Maziar Bahari. Mais il n'était pas possible de voyager au moment de la COVID-19. Donc, dans « Mon plus grand ennemi », j'ai tout résumé à Paris, et même en France. J'ai pensé que ce projet avec des jeunes était peut-être plus faisable que des projets plus âgés. Il a donc réduit une miette. Puis je me suis dit que pour que les gens soient moins agacés, peut-être que le prisonnier du Mouvement vert devrait être plus [que les prisonniers des années 1980], dont le temps de prison était moindre. Je me suis dit que pour que le film soit à la fois masculin et féminin, qu'il y ait des gens de formes différentes, qu'il ait des boulots différents, ce serait mieux. C'est pour « My Greatest Enemy », le premier étant un film de personnes différentes. Pour l'autre film, j'avais clairement fait mes choix, et je savais que je voulais que M. Rahmani soit dans le film, et j'avais parlé à Mme Kalhari. Je connaissais son histoire, son livre est unique, j'avais lu son livre. Je connaissais aussi l'histoire de Maziar Ebrahimi, je suis allé en Allemagne et je l'avais vu et j'ai réalisé que c'était vraiment un personnage, et je devais essayer de le convaincre, et il est venu très vite. C'est-à-dire que M. Ebrahimi est si important pour lui qu'il [a rapidement accepté].

**La torture et les interrogatoires font partie de la répression contre les dissidents en Iran depuis des décennies et, malheureusement, depuis des années, les régimes iraniens ont utilisé la torture plus ou moins sans les comparer. Selon vous, que devrait-il se passer pour éliminer la torture en Iran demain ? Pensez-vous que vos vidéos vous aideront?**

Je pense que c'est en fait un processus... En fait, votre question est la suivante: comment mettre fin à ce cycle de violence?

**Oui.**

Malheureusement, la République islamique fait quelque chose pour empêcher ce cycle de violence. En fait, cela augmente tellement notre colère que nous sommes constamment provoqués et commençons à essayer de nous transformer tous en lui-même, non pas pour être religieux, mais pour être violents comme lui. Naturellement, cela pourrait conduire à une dictature à l'avenir, lorsque la République islamique tombera, qui ne manquera pas de tomber d'une manière ou d'une autre. L'un des problèmes est que nous ne sommes pas assez loin de nous-mêmes pour nous voir. Il y a très peu d'Iraniens qui se critiquent eux-mêmes. Connaissez-vous quelqu'un parmi les politiciens iraniens qui se critique eux-mêmes ?

**Habituellement, ils critiquent les autres... Mme Kalhari a une situation intéressante parmi les prisonniers. C'est un homme qui est devenu quelque chose qu'il ne voulait pas. En fait, il admet qu'ils ont pu briser sa résistance et faire de lui un « tawab ».**

Ce que dit Mme Kalehri n'a jamais été dit par personne. Je n'ai jamais vu personne venir dire que j'étais tawab pendant cette période et c'est comme ça que j'ai eu tawab. Laissez la tente continuer et rejouez cette scène et dites que je l'ai fait et que j'ai honte de l'avoir fait. Mme Kalhari soulève la question. Parce que ce n'était pas seulement Mme Kalhari qui était tawabed, il y avait trop de tawabs en prison, mais la seule personne qui parlait était Mme Kalhari. Naturellement, le pas qu'ils ont fait aide beaucoup à ouvrir cela, parce qu'il y a des choses qui n'ont pas été dites auparavant.

## Entretien avec Zar Amir Ebrahimi

**L'idée de « mon plus grand ennemi » est très intéressante et tout aussi inhabituelle. Lorsque vous avez rencontré cette idée pour la première fois, qu'en avez-vous pensé ?**

Zar Amir Ebrahimi: Je connais Mehran depuis de nombreuses années et je suis son travail, et avant qu'il ne veuille m'inviter à coopérer, j'avais entendu parler de ce projet et ensemble nous avons beaucoup réfléchi à qui est apte, qui a été interrogé et ceux qui peuvent... Parce que c'était un projet qui pouvait être psychologiquement quelque peu dangereux. Vous devez savoir à qui vous voulez faire cela et ne pas blesser. Bref, nous avons eu quelques conversations. Mehran l'a fait comme un casting, ce qui signifie qu'il a invité et essayé certaines personnes, mais je n'étais pas censé être l'une de ces personnes. Un soir, il m'a appelé et m'a dit : « J'ai pensé, et je veux que vous veniez vivre cela ensemble. » J'ai dit d'accord. D'abord grâce à Mehran lui-même, un réalisateur qui est agréable à travailler avec lui et qui a toujours des expériences étranges sur le devant ou dans les coulisses, et j'ai toujours voulu travailler avec lui. Deuxièmement, j'ai pensé que ce pourrait être peut-être l'occasion de sortir de ce traumatisme d'interrogatoire que j'ai vécu pendant 15 ans et d'en faire un autre usage et de me voir de l'extérieur. Cependant, le cinéma et le jeu d'acteur vous donnent toujours l'occasion de faire face à vos expériences personnelles d'une manière qui sert à la fois le travail et vous aide à vous voir de l'extérieur. Mais deux ou trois jours avant le tournage, j'ai vraiment regretté d'avoir accepté, et même jusqu'à la dernière minute, j'ai voulu appeler et dire que je ne viendrais pas, ce qui signifie que je pensais et m'inquiétais de la raison pour laquelle je me mettais dans cette position. Mais j'y suis allé et j'ai commencé. Pendant une demi-heure, j'avais un plan pour la première heure. Bien sûr, nous n'avons rien coordonné. J'étais censé aller mettre Mehran dans une position et le surprendre. Mehran n'était pas censé savoir comment j'allais commencer et comment j'allais continuer. Sur la base de ma propre expérience personnelle, j'ai parcouru mes histoires d'interrogatoire et j'ai pensé que les interrogateurs de la République islamique, comme nous le savons tous aujourd'hui, s'engagent d'abord dans la vie privée et les questions sexuelles, et n'ont fondamentalement aucun désir d'utiliser quoi que ce soit pour vous briser. Ce que j'avais préparé dans cette zone a pris au total une demi-heure... Mehran n'a pas répondu correctement au début. À la fin de la première demi-heure, nous sommes entrés dans un espace improvisé, et je n'arrêtais pas de penser à ce qu'il fallait faire maintenant, quoi d'autre... Physique ou psychologique? L'équipe de tournage est également devenue ma coéquipière de quelque part, même si nous ne nous étions pas vus jusqu'à ce jour-là. Cela a pris quelques jours. Ce qui n'était pas censé être comme ça en premier lieu. Maintenant que je regarde le film, c'est une expérience très étrange pour moi, même en le voyant.

**Il semble que Mehran Tamadon lui-même ne s'y attendait pas. Dès qu'il est sérieusement interrogé, quelque part, il dit : « J'ai perdu ma concentration. Je veux dire, c'est comme si ça coupait officiellement, mais vous continuez.**

Non, je suppose qu'il ne pensait pas que j'enlèverais ses vêtements, que je le mettrais à nu et que je l'emmènerais sous l'eau froide. Ne divulguez pas le reste du film. C'est-à-dire que même avec les mêmes questions que j'ai posées, je l'ai pris par surprise. Parce que comme on le voit au début du film, je pense que les autres n'étaient pas des acteurs. C'est-à-dire que le problème qui rend ce film étrange et intéressant, c'est que Mehran m'a invité parce qu'il sait que j'avais beaucoup d'expérience d'interrogatoire. En tant que femme intermédiaire, d'autres personnes m'ont invitée à vivre cette expérience. Après le tournage, quand nous y avons réfléchi ensemble, nous avons vu à quel point c'était intéressant parce que cette partie de mon jeu a aidé à faire ce film. Mais la question est de savoir s'il s'agit



d'un documentaire ou d'une histoire. Suis-je soit un acteur, soit un interrogateur. Cette expérience a soulevé des questions au-delà des questions de l'interrogateur.

**Vous a-t-il surpris vous-même? Est-ce ainsi que vous avez procédé?**

Ouais, je suis vraiment dégoûté de moi-même dans ce film. Je veux dire, aujourd'hui, je ne voulais pas du tout m'asseoir et voir. À cause de qui tout le monde était, j'ai vu. Puis j'ai regretté pourquoi je l'avais revu. N'oubliez pas... À une extrémité du film, je dis que si cette histoire continue [il faudra peut-être travailler dans des endroits étroits]. Je ne sais pas si je dis la vérité. Je ressens juste le sentiment de ce moment, mais la réalité est que nous devons voir psychologiquement ce qui arrive à l'interrogateur, qui interroge si timidement. Une personne qui interroge depuis 10 ans doit être devenue chaque jour plus violente. Le premier jour, il a dû être giflé de force, mais maintenant il peut s'en prendre et clouer une personne. Quand on se permet de commettre de la violence, ce flux psychologique et physique doit aller plus loin, et c'est très effrayant, et c'est vrai pour toute personne qui commet de la violence. Il y a des questions très étranges : quand vous vous engagez dans la violence, jusqu'où pouvez-vous résister ou jusqu'où pouvez-vous aller ? C'est une expérience effrayante. Je ne sais pas si j'allais violer Mehran. Mais je pouvais penser : « Wow ! Je dois trouver un autre moyen de le briser maintenant, et le nouveau chemin doit être pire que le précédent, et cela se termine là, le viol.

C'est la première fois que je raconte une histoire très personnelle et privée et de nombreux souvenirs de l'année où j'ai été sous pression en Iran, et ce même bruit et cette même audition à l'écran sont toujours une surprise pour moi, et ce n'est pas facile à gérer. Mais c'est intéressant que je n'ai pas dit cela dans une interview et que cela a été exprimé lors de la création d'une œuvre cinématographique.

**Vous avez dit que lorsque vous avez entendu cette idée, vous avez pensé que vous pouviez aborder votre traumatisme et le regarder sous un angle différent. L'idée originale de Mehran de parler à l'interrogateur n'est-elle pas quelque chose à laquelle vous pensez à l'avance et que vous compatissez avec elle ?**

Non. Une partie de ma critique de Mehran est la critique que j'ai vraiment pour le film de Mehran. Bien que j'aime beaucoup les films de Mehran et c'est ce qu'il dit et pense vraiment qu'il peut parler. Au moins, il essaie, et le cinéma est un moyen pour lui d'aller y discuter. Je ne sais pas si vous savez qu'il travaille dans un hôpital psychiatrique depuis des années maintenant parce qu'il l'intéresse et qu'il veut faire un film à ce sujet. Très intéressant et curieux. J'aime l'idée de prendre la caméra et d'aller m'asseoir avec les Basijis et de voir ce qui en sort. Mais est-ce que ça compense vraiment ? Ou d'une conversation avec ce M. Rohani...? [Références aux films précédents de Mehran Tamadon] ils savent très bien emballer et il n'y a en fait rien à dire. Une conversation n'aura pas lieu. Ils parlent d'eux-mêmes. Ce que je lui dis dans le film, c'est que pensez-vous vraiment que si vous les mettez devant l'interrogateur, y aura-t-il un dialogue ? Mais Mehran dit dans le film que la caméra force... Mais je n'appellerais pas cela un dialogue. Mehran est un intellectuel et voit les choses plus ouvertement, mais je parle de ces choses en fonction de mon expérience en Iran, et je parle de savoir s'il est nécessaire de parler au dictateur?

**Vous étiez actrice lorsque vous avez été arrêté et vous n'aviez aucune expérience de la prison ou de l'espace d'interrogatoire. Vous n'étiez pas un militant politique qui a entendu ces histoires et qui sait comment vous comporter dans cette situation. Comment pensez-vous que cette expérience vous a changé?**

Les gens sont probablement divisés. Ou quand vous vivez dans la difficulté, vous y allez tout le temps et vous ne voulez pas y penser du tout, et parfois vous me frappez sous le tapis ou dans le placard, et vous fermez le couvercle et vous dites ne revenez plus à moi. Vous ne faites rien à leur sujet. Ou vous êtes sensible à ces choses et vous pensez que maintenant

que vous avez vécu ces choses, obtenez de l'aide de votre propre expérience afin que ces choses ne se reproduisent plus. Ou, comme moi, en tant que cinéaste, acteur ou artiste, vous l'apportez dans une œuvre d'art. Je ne le vois pas du tout sous forme de traitement. Mais la réalité est que vous obtenez un traitement. C'est-à-dire que lorsque vous vous permettez de vous en occuper à nouveau, à la fois une œuvre est créée et vous en faites l'expérience et vous la retirez. J'ai essayé de voir les choses de cette façon, mais la réalité est que c'est dans mon caractère. Le fait est que mes choix sont ces projets. Je veux dire, si vous mettez une série américaine devant moi, qui est très comique et joyeuse et cool, et un projet beaucoup moins cher, plus sans le sou et... C'est l'histoire d'une femme iranienne comme Sheida; Parce que je pense qu'ils sont plus proches de moi. J'aime raconter cette histoire tacite. Si je peux la définir comme une femme iranienne, comme une femme qui a vécu ces expériences, qui comprend cette douleur, qui peut ajouter quelque chose de nouveau en tant qu'actrice, pourquoi ne pas le faire ? Je pense que c'est parce que certaines choses se sont passées dans ma vie, et cela me rend sensible à ces choses, et je suis sensible à ces questions moi-même. Les deux questions politiques sont importantes pour moi et les questions sociales. Je ne suis pas le genre d'artiste à dire que l'art est juste pour l'art.

**Quelque part pendant l'interrogatoire, vous remettez en question toute l'idée du film, puis vous dites à Mehran que ce n'est même pas une piqûre d'aiguille similaire à l'expérience de l'interrogatoire dans la République islamique. Et ainsi le film devient son plus grand critique. On peut deviner à quel point tout le processus a été difficile pour le cinéaste.**

Oui. Le fait est qu'en tant que cinéaste, il a fait preuve de courage pour se mettre dans cette position. Parce qu'il ne savait pas quand il allait venir et quoi lui dire. Il était possible que quelque chose arrive. Mehran est un très bon être humain et je pense qu'il était très stressé sur lui-même. Je pouvais voir à quel point il était inquiet dans le processus de tournage qu'il m'ait mis dans cette position... Alors j'ai réalisé que si je lui disais cela, il s'effondrerait, et quand je l'ai attaqué comme ça, comment vous permettriez-vous de venir en tant que cinéaste et de les mettre dans cette situation, il était vraiment malade. À partir de là, Mehran est devenu une personne différente parce qu'il est vraiment entré en lui-même. Il a réfléchi et pensé qu'il avait demandé à tout le monde en premier lieu: « Si vous pensez que vous êtes ennuyé, ne venez pas le faire. » Je pense que ce qu'il fait est très admirable. C'est conforme à la même conversation. Je pense que cela remonte à sa connaissance du cinéma. Chaque fois pour moi, cette frontière entre le documentaire et l'histoire se mêle au travail de Mehran, et cette fois, elle est allée jusqu'au bout.

**Vous avez dit que maintenant que vous voyez cette expérience à l'écran, vous vous sentez toujours contradictoire. Vous pensez que c'est bien que je l'ai fait et que je l'ai dit et vous réfléchissez à la raison pour laquelle je me suis impliqué dans ce projet. Je ne pense pas que cette contradiction sera résolue de sitôt. Droite?**

Non, je pense que je suis heureux de toute façon que cette... Vous savez que la critique est toujours là. Maintenant, certaines personnes sont sorties du cinéma et n'ont pas aimé et sont parties. Certains se sont levés et ont été attristés et les larmes ont résonné dans leurs yeux. Au cinéma, je regardais autour de moi toutes les cinq minutes pour voir comment étaient les réactions. Vous voyez toujours des réactions différentes dans tous les autres films. Enfin, je suis heureux que ce film existe parce que c'est une nouvelle expérience dans le cinéma et en relation avec la question de l'interrogatoire et de la violence. C'est une nouvelle fenêtre sur quelque chose qui est controversé, en particulier dans la situation qui prévaut en Iran. Nous avons travaillé sur ce film il y a deux ou trois ans et on parlait d'interrogatoires avant cela. Maintenant que l'histoire est tellement vivante et qu'une autre génération est tombée dans cette histoire, il est important d'en parler. Je veux dire, c'est important que le monde voie ce film. Je suis heureux que ce film existe, mais je ne pense pas pouvoir rester les bras croisés et le regarder à nouveau. C'est difficile.

## **LIBAN**

**L'ORIENTLEJOUR**

[Les dissidents iraniens sous les projecteurs de la Berlinale - L'Orient-Le Jour \(lorientlejour.com\)](http://lorientlejour.com)

## **FRANCE**

**AFP**

**Papier Focus Iran**

<https://information.tv5monde.com/culture/les-dissidents-iraniens-sous-les-projecteurs-de-la-berlinale-489131>

La Berlinale braque ses projecteurs sur le combat pour la liberté des citoyens en Iran avec une manifestation de soutien sur son tapis rouge samedi et la diffusion de nombreux films de cinéastes dissidents.

Quelque six mois après le début des contestations contre le régime de Téhéran, le festival berlinois veut "donner une voix aux gens en Iran" lors de cette 73ème édition, souligne auprès de l'AFP la codirectrice Mariette Rissenbeek.

Avec le slogan "Jin, Jiyan, Azadi" (femmes, vie, liberté, nldr) écrit en énormes lettres vertes et bleues sur l'écran de la Berlinale, une cinquantaine de cinéastes, scénaristes, acteurs iraniens en exil ont brandi des pancartes appelant à libérer des contestataires emprisonnés. Certains, comme les actrices Golshifteh Farahani et Zar Amir Ebrahimi, qui vivent en France, avaient les larmes aux yeux.

"Dans une dictature comme l'Iran, l'art (...) est quelque chose d'essentiel, c'est comme de l'oxygène", avait déclaré jeudi Golshifteh Farahani, vue à Hollywood notamment dans le film "Paterson". Elle est cette année membre du Jury de la Berlinale.

"Nous espérons que main dans la main, nous pouvons changer quelque chose à travers le cinéma", a dit à l'AFP Zar Amir Ebrahimi, prix d'interprétation féminine l'an dernier à Cannes pour les "Nuits de Mashhad".

- "Système patriarcal" -

L'actrice joue un rôle central dans deux documentaires présentés à la Berlinale sur la dissidence iranienne.

Dans "Sept hivers à Téhéran" de l'Allemande Steffi Niederzoll, elle prête sa voix à Reyhaney Jabbari, devenue symbole de la lutte pour les droits des femmes en Iran.

Condamnée à mort pour le meurtre d'un homme qui l'avait selon elle agressée sexuellement quand elle avait 19 ans, elle a été exécutée par pendaison en 2014.

A partir d'images filmées clandestinement, d'enregistrements téléphoniques, de lettres et de l'agenda qu'elle a tenus en prison de 2007 à 2014, le film raconte le vain combat de sa famille pour la sauver.

Zar Amir Ebrahimi, qui a quitté son pays après la diffusion d'une vidéo intime engendrant humiliations et scandales, est une "victime de ce système patriarcal iranien, comme l'était Reyhaney Jabbari", juge la réalisatrice allemande, dans une interview à l'AFP.

"Je n'ai pas collaboré avec ce système, exactement comme Reyhaney", confie Zar Amir Ebrahimi.

L'actrice livre également une part de sa propre histoire dans le documentaire "Mon pire ennemi" du réalisateur iranien Mehran Tamadon, qui vit aussi en exil en France.

Le film la place dans le rôle de l'opresseur puisqu'elle incarne un agent du régime faisant subir un interrogatoire au cinéaste. Elle lui ordonne de se dévêtir, puis le fait sortir en caleçon dans la rue après l'avoir douché.

Mehran Tamadon, tout comme l'actrice, ont dans la vraie vie vécu ces épisodes d'humiliation infligés par les autorités iraniennes.

Zar Amir Ebrahimi raconte qu'elle a dû se déshabiller devant une femme sous prétexte d'un examen médical puis a été filmée nue.

"L'interrogatoire que j'ai subi en Iran était moins rude que celui avec Zar, mais pour le film, je savais qu'à la fin j'allais rentrer chez moi. En Iran, ils avaient mon passeport et j'ignorais combien de temps j'allais rester", a confié M. Tamadon à l'AFP.

Parmi les autres oeuvres de cinéastes iraniens montrés à Berlin, le film d'animation La Sirène, réalisé par Sepideh Farsi. Il raconte l'histoire de Omid un adolescent de 14 ans resté avec son grand-père à Abadan, capitale de l'industrie iranienne du pétrole, assiégée par l'armée irakienne en 1980 au début de la guerre Iran-Irak.

"C'était un tournant dans l'histoire de l'Iran, comme on vit actuellement un tournant avec la +révolution+ actuelle", a déclaré Sepideh Farsi lors d'une conférence de presse à Berlin.

Par le passé, la Berlinale a décerné sa plus haute distinction, l'Ours d'or, à de nombreux grands noms du cinéma iranien, dont Asghar Farhadi ("Une séparation"), Jafar Panahi ("Taxi") et Mohammad Rasoulof ("There Is No Evil").

## **CANADA**

### **Papier Focus Iran (reprise de l'AFP)**

<https://www.lesoleil.com/2023/02/19/les-dissidents-iraniens-sous-les-projecteurs-de-la-berlinale-8066a2cd2b9bf593267265ca422ae2c5>

La Berlinale braque ses projecteurs sur le combat pour la liberté des citoyens en Iran avec une manifestation de soutien sur son tapis rouge samedi et la diffusion de nombreux films de cinéastes dissidents.